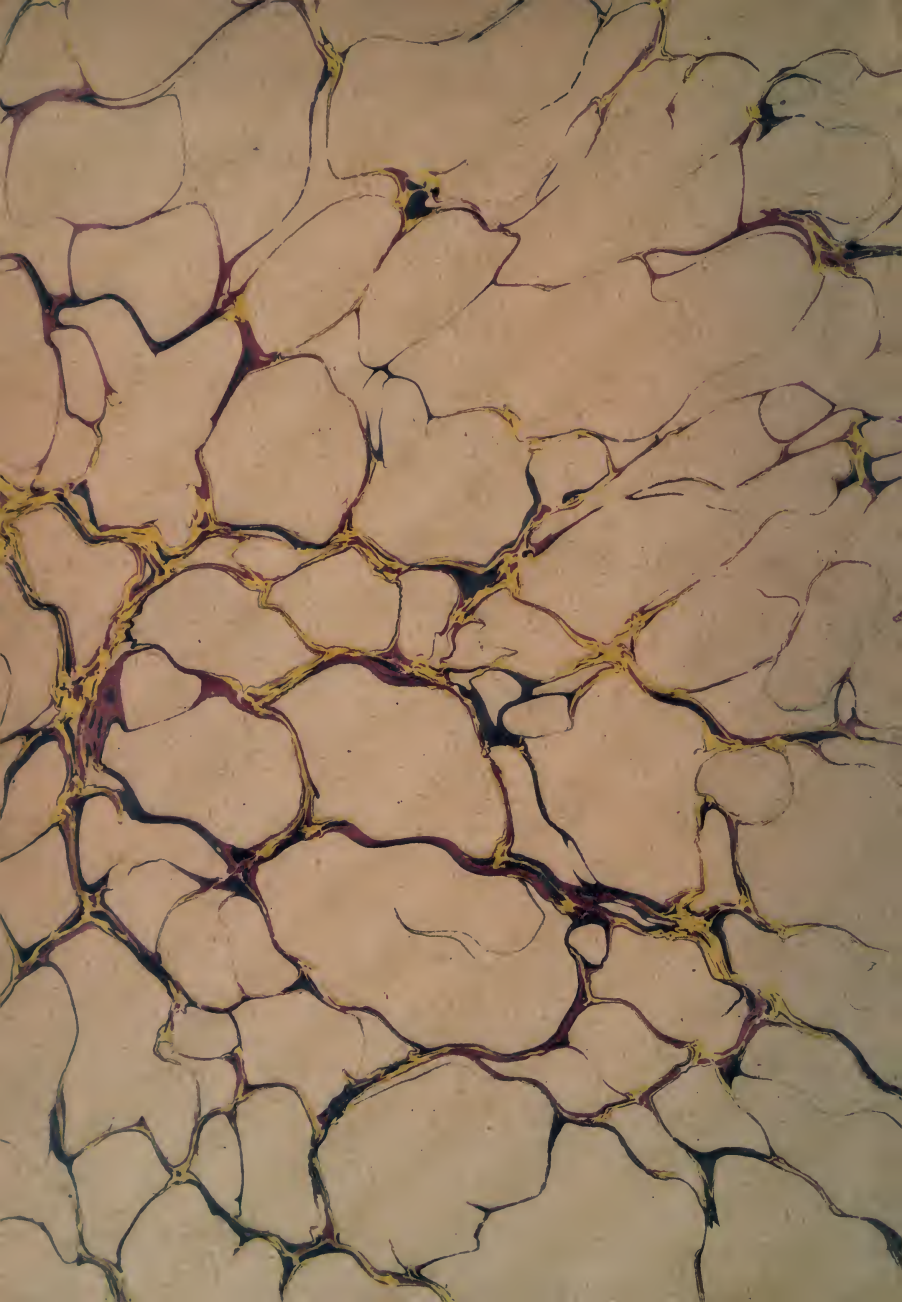
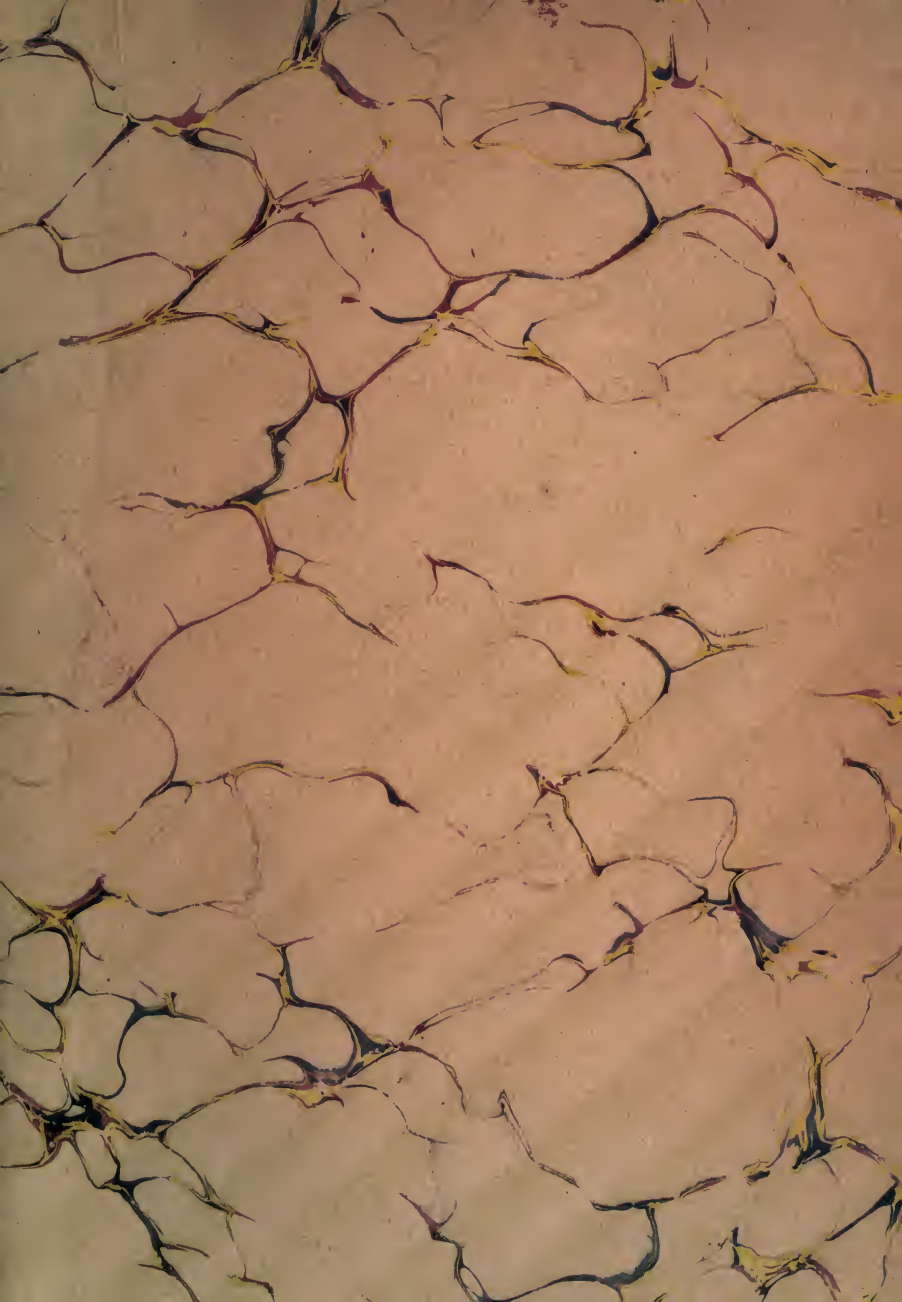


The image shows a close-up of a book's endpaper or cover. The main area is covered in marbled paper with a complex, organic pattern of swirling, leaf-like shapes in shades of deep red, purple, and blue, set against a lighter, yellowish-tan background. The pattern is symmetrical along a vertical axis. On the left side, there is a dark, textured strip, likely the spine or a binding edge. In the bottom left corner, the text 'LIBRARY UNIVERSITY TORONTO' is printed in a simple, sans-serif font.

LIBRARY  
UNIVERSITY  
TORONTO

















*Chansons d'Amant*



*Il a été tiré de ce livre :*

*2 exemplaires sur papier du Japon des Manufactures impériales,  
numérotés 1 et 2.*

*5 » sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés.*

*350 » sur papier vélin.*

*DU MÊME AUTEUR :*  
*LES PALAIS NOMADES, POÈMES.*

*SOUS PRESSE :*  
*UN LIVRE D'IMAGES.*

GUSTAVE KAHN

# *Chansons*

## *d'Amant*

5-0955-  
30/9/01

BRUXELLES

Paul LACOMBLEZ, éditeur

31, rue des Paroissiens, 31

1891

Tous droits réservés

PQ  
2621  
A3C43

*A Madame Elisabeth Kahn.*

*Voici pour vous des vers,  
En voici la multicolore pannerée  
parmi votre chanson, écoutez-la.*

*Ils sont durs et bizarres mais aimants  
Ils clament la voix de votre beauté  
Écoutez-la, écoutez-les  
Ils se sont nés vers votre aimant*

*Et ceux que vous élirez  
resteront la chanson d'amant  
Et ceux à qui vous sourirez  
resteront ma chanson d'amant.*





*LA BELLE AU CHATEAU RÉVANT*



*A l'extrême terre près de la grève, le château dans la brume : de la plane  
terrasse teintée de lune et comme vide de présence, vers qui pourrait entendre,*

LE VEILLEUR DES TOURS clame

*Les pleurs de ta passion  
parent les collines  
des péristyles des nouvelles Sions  
et des nuages plaquent leurs adhésions*

*Teintée de fleurs et d'aube et du sang des victimes  
la paroi du désert écartèle les trophées opimes  
des lunes de tes rêves et des soleils de tes sommeils*

*Les tentes dépliées au pied des caravanes  
les étriers coruscants jetés dans la poussière  
et le bruit du galop exhilarant dans la savane  
s'apaisent vers les deuils des poussières premières*

*Chansons d'amant*

*L'ancre languit au promontoire,  
les démiurges des histoires  
planent au miroir de la mer plane  
c'est ici le songe éternel du silence  
le repos du sommeil éternel sans semblances*

*Les prodromes et les hypostases meurent au pied du roc crénelé  
la mer des blondes ténèbres éploie ses hydres annelés  
la mémoire est en deuil de la Nixé et de la Sirène  
la mémoire est en souffrance du quelconque qui pleure au seuil ;  
ici c'est le palais des repos de la reine*

*Belligère d'émoi loyal  
Jeune page aux lèvres loyales  
Jongleur à la chanson joviale  
piéton des chemins d'idéal  
venez à la cité qui meurt ses agonies d'insomnie ensevelie  
venez aux demi-morts, aux retranchés, aux proscrits,  
aux proscrits scellés aux gîtes irréalisables, venez*

*Passant, Roi de fortune, Éphémère, Thyrsé des douleurs  
Cavalier des ardeurs, Reître des baisers, Jongleur somnambule  
à la voix morte du veilleur  
à la voix fantôme de la corne qui utule  
accourez, accourez  
venez, venez*

*Toutes roses du Farsistan  
et les bassins qui chantent la joie continuelle  
et les mosaïques aux lucioles perpétuelles  
et le vin de la chimère et le vin de mai et le jubilé des printemps  
attendent la lassitude de tes pas*

*Dans le repos des parfums, dans le trépas renouvelé  
tu goûteras la fête resurgente et vivace  
tu trouveras la trace éparsée des derniers élans de ta race  
l'illusion te dira les dominations.*

*Les langueurs des harmoniques meurent au pied du roc crénelé  
viens aux réduits, viens aux baisers, viens aux morts partagées*

UNE VOIX saïlle de l'horizon

*Ah, des sources inconnues pour y tremper mes mains malades  
je suis le frère aigri des crépuscules similaires  
le frère*

*des spectres inconsolés ainsi les Danaïdes  
et le marin d'Ithaque qui souffrit aux plages arides  
ou le dompteur des taureaux enragés du rouge de ses lèvres*

*J'ai perdu ma force à sa faiblesse.  
Sirène, la dernière à la voix de la première  
j'erre aux mirages des paysages répercuteurs de ta lumière,  
ô toi qui luminas ma vie et ma détresse  
de ton port irradié des flottes des désirs pavoisés  
j'ai cargué la voile de la tartane aventurière  
et par les flots de nos douleurs abandonnées, je vais*

*Chansons d'amant*

*Brèves sont les douces terres  
lentes sont les mers  
l'amer passé délétere  
git à mon diaphragme amer*

*Brève est la colline  
si lente est la plaine  
brève est la clairière  
si lente la lande*

*Par delà la colline et par delà la plaine  
pas sur pas, coupe sur coupe, dans l'infini de ton haleine  
je vais ma marche prisonnière*

*Mon bon cheval des luttes est mort le long des grèves  
ma compagne mémoire s'est assoupie de rêve sans trêve  
mon glaive s'est brisé contre l'écu du chevalier-frère  
mon bouclier je l'ai laissé aux chanteuses de la taverne  
ah ! des sources méconnues pour en onder mon front malade  
et des seins portraits des siens pour que ma lèvre hiverne*

*Vers des cloches argentines  
Vers des lèvres matutines...*

*Porche inconnu peut-être asyle de celle qu'on destine  
au misérable fils inéluctable des héros  
peut-être ayant vaincu la menace de tes créneaux  
verrai-je un sourire épanouir la fête de mourir  
au pèlerin des morts d'aimer, opposez vos haches et vos carreaux*

*La belle au château rêvant*

*Qui que tu sois, gardien du fort  
qui que tu sois, marin du promontoire  
descends tes pas armés le long des forteresses  
le maître des douleurs transgressera ton territoire*

*La voix du VEILLEUR DES TOURS s'élève*

*Que la herse se lève pour l'accueil  
Passant qui lamentez votre âme sur le seuil  
laissez-vous guider par la main consolatrice  
allez vers les parvis des voix évocatrices*

*Et dès le vestibule, aux pas févreux du pèlerin, se dressent voilées de noir  
DES DAMES ; L'UNE dit*

*Ah que bégaiera ta parole  
si l'indicible vient à toi*

*Des chars se meuvent sous tes paupières  
des chariots de guerre et des tours de pierre  
et les pleurs lents de la blessure rouge  
saignent aux bouges fréquents de toi  
mais la désirable fièvre qui se meut aux incertains émois !*

*J'ai su tes soirs vrillés de timbres impersonnels  
aux voix d'on ne sait où, tes rébellions  
et quand tu pantèles aux griffes insatiables du lion perennel  
tes adieux monochordes aux soirs soudains des Sions  
aux soirs immédiats des repercutables Sions*

*Chansons d'amant*

*La cité qui flotte à tes heures seules  
la cité qui pleure ses pauvres sous ton front  
et le dédale des palais seuls  
et les âmes résonnant aux marteaux des forgerons  
invisibles*

*les âmes, cœurs et cribles et cibles  
aux flèches des tueurs de monstres de ton front.*

*En quel oubli profond  
la désirable fièvre qui vient naître à tes crépuscules profonds*

*Dans la nuit aromale des zones perceptibles  
ah ! cœur dormant au fond de ton cœur perceptible*

*Toi qui trembles aux pas légers le long des Babels de ton rêve  
chercheur de passés qui s'oripent en avenir  
regresse, et dans toi-même cherche le devenir  
éveille la lancinante dormeuse hantante de ton rêve*

*Frère, la liqueur d'or  
qui pavoise, dore et décore  
l'absence incertaine de qui s'est tapie là  
et la perpétuelle et fausse présence du me voilà  
cherche-la dans les mines profondes  
que l'inscience de tes moments scella —  
regresse, au plus profond porté tes pas*

*Vers le pèlerin, UNE AUTRE DAME s'avance et dit*



*Dans les jardins de la chimère  
mille plaintes aux térébinthes  
mille plaintes amères  
à la seule douleur de la chimère*

*Dans les jardins de la chimère  
mille morts aux sycomores  
à la seule mort  
des désirs gerbés au jardin de la chimère*

*Griffes en colliers  
larmes en perles  
agonies des roses!*

*j'ai su que la chimère lacessée  
la chimère étranglée des colliers  
éperle aux passants ses perles  
et dédie les roses aux pays de mort*

*Dans des pays d'été charnel  
des pays éclatants que voilent des branchages  
va chercher le renouveau des âges  
et les cœurs des roses au parfum percennel  
le parfum des fleurs au toujours présent rituel*

*Les caravanes tympanonnent.*

*Les filles mates, qui dansent et donnent  
rejoins-les aux détours sinueux de la route  
ici c'est la prison,  
et le lierre primordial des erreurs que les chèvres broutent  
entends dans l'horizon l'appel des tympanons*

*Chansons d'amant*

*A la cendre éteinte des regards pourquoi chercher tes survivances  
la tête en larmes de tes nuits  
la fleur écarlate de tes songes  
le dôme de soir du cher mensonge  
dévalent au fleuve de vie*

*Regarde fuir et vois gésir*

*Le Pèlerin passe, mais dans la salle obscure où sous le dôme aux contours  
imperceptibles seul s'aperçoit dressé comme un catafalque le lit de la Belle,  
LE MAGÉ l'arrête*

*Soleil, morne soleil, horaire défaillance*

*Astre de la nuit, tremblotantes lumières, astres de désastres*

*Face décapitée de la lune, une et spectrale*

*Ténèbre astrale, ah corps blessé, heure sans vaillance*

*Colonnade de pilastres où s'émeut le vent des désastres  
Gîte de l'accueil et de l'emblème, tour centrale*

*Les passés voilent vos images  
aux yeux intérieurs du mage*

*Qu'est devenu le doigt qui montrait l'aurore  
la torche des soirs vacillant sur le livre*

*La belle au château rêvant*

*la danse, spirale des regards et qui enivre  
les corps se sont perdus et l'âme meurt encore*

*Frère des lointains  
tes pas incertains  
sur les sables du lendemain  
la méprise de ton caprice  
vers la louange impératrice  
d'un corps acquiesçant sa lumière et ses divans blancs  
vers ta douleur vocératrice  
ce serait dans les soirs des mondes jeunes de vivre  
le simple et pur élan  
mais le mensonge ici panse ses cicatrices*

*Les vagues des souffrances  
se sont amoncelées  
des stalactites ont filtré  
du dôme en joie, du dôme en pleurs, vers le silence  
les pleurs sont la langue où se sont rencontrés  
les retours muets d'étranges contrées*

*Couche tes pas arides dans la nuit sans ride  
vers la nuit sereine étends tes paumes suppliantes  
vers la nuit sans demain, lourde de rêve d'étoiles reines  
apaise tes genoux et tes oreilles oubliantes*

Vers lui hors du fantomal monde hanteur de la salle, s'avance UN  
GUERRIER

*Chansons d'amant*

*Les chars des capitaines sont passés — c'est la mort  
effondrées les tours qui ceinturèrent les palais des idylles  
et la lagune lamente à l'île  
les mousses du passé se sont amoncelées — c'est la mort*

*Frères de rythmes éperdus  
les sèves et les vigueurs armées de fer  
ils descendaient dans l'arène et furent perdus*

*Des courroux inconnus sur le feu des cavales  
galopèrent la lisière des fêtes aux coupes pleines  
et les cités se sont inclinées vers la plaine  
une main vint terrasser le front des capitales*

*De ceux qui s'enlaçaient pour pencher vers la mort  
de ceux qui s'isolèrent aux genoux de la mort  
le souvenir s'est clos dans les brumes de la mort  
les chars qui s'effondraient traînaient les capitaines  
vers les portes souillées d'on ne sait d'où — c'est la mort*

*Vers le catafalque où les yeux de la Belle restent clos, le PÈLERIN supplie*

*Dès l'heure des graciles enfances  
aux indistinctes et pâles songeries*

*Lors de la nuit qui s'apâlit  
dans les soleils aux agonies en pierreries*

*La belle au château rêvant*

*A l'appel de la courbe du fleuve  
et des lueurs des incendies sur les forêts en navrance*

*Dans les chevauchées vers lumières neuves*

*Tombé débile aux mares d'ennui*

*J'ai rêvé la route à ton gîte où l'étoile luit  
et que mes avenir s'étoileraient de tes féeries*

UN CHŒUR INVISIBLE bruit

*Nous avons cherché le mensonge et nous avons trouvé la loi  
les hyperboles et les paraboles éclairaient les routes des aïeux  
la coupe de l'oubli resplendit aux festins dans les cieux  
et sous l'arbre qui donne l'asyle des baisers ombreux  
les amants venaient écouter les madones*

*Décus d'avoir glissé sur les mers sans rivages  
trop longtemps devins de bruits sonores et vains  
nous inclinâmes vers la fleur de songe nos veuvages  
las de nos regards lustrateurs des vieux âges  
nous nous dérobaâmes aux prunelles d'avenir*

*Chansons d'amant*

*Aux battants de notre porte c'est l'éternelle poussière  
le chemin traversé s'engouffre dans l'éternel passé  
les âmes comme des ailes battent aux plafonds d'ombre  
les douleurs d'anciens cœurs seules se lamentent en poussière  
les discrédances de jadis sont emmurées dans le passé  
nous nous sommes voilés du plus lourd manteau d'ombre  
puisqu'il n'est rien de plus que renaître et mourir*

LE PÉLERIN

*Je mènerai nos baisers vers les cités  
veux-tu les madrigaux, les folies ou les fées  
sur la mer, les nefes aux proues dorées  
ou les concerts des peuples à ta voix acclamée*

*De toutes cendres des errances  
des baisers de ta parole émergeront les renaissances  
laisse-moi dans tes mains refleurir  
vers le sourire de ta joie jeter l'ancre des avenir*

*Sois la rade, la fête en fleurs et la magnificence  
sur la tour immobile nous entiserons le verbe mobile  
ce sera dans notre calme un unique désir  
et des palmes invisibles berceront ta clémence à ma vie*

CHEUR INVISIBLE

*Transmuter l'éclair en chair indestructible  
figer la seconde en éternel monde*

*folie du passant qui s'arrête et s'écrie  
" érigez sur cette vague l'éternel palais du réel "*

*Demain tintera comme aux jours disparus  
autour du palais grondera la rue  
tu ne sais, ami, que ta sœur la douleur  
et la traîtresse caresse des théorbes sirènes aux doigts trompés des reines*

*Ton manteau d'alchimie trompée, ton oreiller  
la tiare aux mutations invisibles  
et les frontières d'hypothèse familière —  
ni plus tard, ni jamais — ni la grotte, ni le trépid*

LE PÈLERIN

*Des arabesques des voix d'anges je tapisserai ton réveil  
au profond des causes nos pas erreront  
dès ton réveil non pareil, les oiseaux des rêves vivront et chanteront  
sur la terre déserte, un réveil bruira des soleils*

*Descends le long des marches tremblotantes de mon être  
à tes pas adulés les parvis reconstruits  
dans une efflorescence des gemmes, des voix du bonheur d'être  
salueront le jour éternel renvoyant d'un baiser la nuit*

*Viens vers les horizons, les parcs d'amour, viens vers mon âme  
vers ta vie nécessaire, renais à l'inéluctable destin de ton âme*

LA BELLE

*Reviens à moi, sommeil, scelle-toi sur ma bouche  
des mirages de leurs visages garde le lac de mes yeux  
reprends-moi dans le val aux moussés quiétantes  
où toujours l'amoureux soulève un pan de tente  
et se retire peureux*

*Entre mes seins reviens, dans ton cortège d'ombres  
les ombres de jadis qui passèrent et moururent  
les ombres de silence qui glissent aux nuits planes —  
mes épaules lésées dans tes bras las, et la nuit plane*

*Les meurtres de ma vie enclos-les dans tes deuils  
le méfait de ma beauté couvre-le d'un pan de ta nuit  
donne le fleuve d'oubli qui berce et s'abolit  
ah ! reprends-moi, sommeil, scelle-toi sur ma bouche*

*Et tandis que sort le pèlerin, que le château retombe dans le mutisme sécu-  
laire, LE VAILLEUR DES TOURS chante*

*Delà les bois silencs, et les fleuves, et la lande  
mes désirs cinglent vers tes yeux  
énamourées, énamourées  
les trombes de mon cœur tournent à ton silence  
par delà les soleils des soirs et les bois silencs*



*La belle au château rêvant*

*Vers les verandahs où s'apaisent  
les troupeaux des filles aux seins mûrs  
je chercherai l'électuaire  
l'élue des jours ternis, lui dire le syllabaire  
des grands mots d'amour des soirs*

*Voici le lys flétri et la cargaison morte  
et puis voici les yeux d'Hélène ou de Judith  
allez les voix des mages à ses pieds blancs et dites  
les profondes syllabes des crépuscules aux villes mortes*

*Aux tons passés des robes de brocart des frivoles années  
se réfugie le rêve et le site et l'Orient  
Fleur dévastée sous les piétons errants  
et qui rit comme folle aux pas du chevalier*

*Cependant que le jour se rigide dans les arbres  
que la ville illumine ses sens aux artifices  
que rigide tu vas aux lèvres de molles complices.*



*ÉVENTAILS*



I

*Les rois mages vont vers l'étoile  
vers la solitaire étoile  
qui doit re fleurir à leur parole franche*

*Au cours des ruisselets, comme des robes d'anges  
émanent des sourires bienveillants de la lune ;  
la langueur de la longue robe de la nuit brune  
s'entr'ouvre pour montrer une ceinture d'anges*

*Harpes inconnues, parfums en émoi, colliers de baisers  
comme des pas bruissants au fond sombre de halliers  
les accompagnent ;  
sur la mate et rase campagne  
comme une aile énorme vient frôler d'une caresse de baisers*

*L'air est si suave à s'étendre et mourir  
la caravane lente se berce de marche heureuse  
et les rois se rappellent la contrée soyeuse  
où dort dans des nuées et des poudres d'or et les calinantes lyres  
le grand lys intangible à tout mortel  
et seul autel et seul bonheur, tant inaccessible*

*Et l'un des rois murmure en la pâleur lactée de la nuit :*

*Chansons d'amant*

*Les parois du tabernacle du soleil agonisant  
pâlissent quand ses pas caressent la terrasse des palais :  
les marchands des orientes qui rapportent les joies et les arts plaisants  
quand se baissent ses longs yeux cachent leurs trésors humiliés*

*On prodigue au muletier les deniers et les besants  
pour contempler de loin la terrasse où passe son aurore  
et les pythonisses pilent les mandragores  
pour les vœux inutiles des humains humiliés*

*Pour le seul festin de mes faims  
s'ordonne le spectacle de ses pas et de ses bras  
et s'étendent les pourpres sur son visage que jamais n'enténébra  
la crainte d'une lassitude à mon étreinte*

*Un autre roi murmure au rythme de sa marche :*

*Depuis que son haleine a passé sur ma vie  
mes instants se parent en rosiers ravivés  
dont j'égrène les pétales de perpétuelles renaissances*

*Des lèvres de l'adorante blessure  
vers le parfum de ses sourires  
les perles et les baumes éclosent en abondance*

*Perdu dans l'infini murmure  
d'une mer de grandes douceurs qui s'épandent de toi  
j'éprouve les calmes rythmes de tes bonheurs à toi  
et dans la grotte satinée de ta bouche ma vie se mure*

*Et le roi nègre à mi-voix :*

*Mes barques ivoirières et mes arbres aux ombres d'amour et de mort  
mes géantes montagnes de marbre ciselé  
et mes mers hospitalières au soleil quand il dételle  
et mes landes infrangibles et mes monstres et mes labours*

*Les esclaves qui lavent les turbans aux sources inconnues des fleuves  
Les mausolées d'ancêtres où stagnèrent les douleurs de veuves  
Mes gazelles et les parures adamantines des ailes  
Qui frotèrent mes repos près d'elles*

*Aux margelles des puits profonds qui s'ignorent en ses yeux inconnus  
je les oublierai, perdu dans un rêve de bras nus*

*La nuit a des douceurs de brise dans les voiles  
et sur les rois perdus de douceurs inconnues  
la blondeur de la nuit défaille en flots d'étoiles*

II

*Vers les seins pourprés de la fée de la fontaine  
nous apporterons captifs les calices ;  
aux lèvres pourprés de la fée de la fontaine  
les rosées captives aux prisons des calices*

*Entre ses doigts menus faisons rire les roses  
passons à son poignet des bracelets de liserons ;  
la pourpre de ses lèvres entr'ouvrira les roses  
pour doter leur calice de l'arôme des baisers prompts*

*Divine fée de la fontaine, ah, dites-nous les fleurs élues  
les lys blancs comme ton doux col nu  
les nénufars ruisselants à ton col nu*

*Voulez-vous plus douces des fleurs d'Hespérides  
qu'au soir rosissant mènent les caravelles.  
elles partent aux frissons premiers de vos réveils  
et vers ta rade au soir viennent en flots de joie*

*Pour t'ensevelir de guirlandes  
courons l'horizon des landes arides  
cherchons les muguets aux trous lamés de soie  
pleins d'herbes et d'ombres et d'éphémères joyaux de roi*

*Et les pas légers des fillettes en joie  
s'égrènent en gazouils empruntés à la voix  
que cadence aux jours élus la dive fée de la fontaine*



III

*La faune a bu les pleurs de l'Oréade*

*De garrulantes voix dans des buissons inattendus : Vos pleurs  
sur le sommeil de ce cœur qui demeure et s'enclot et qui meurt  
seront la bienveillance et la si douce angoisse*

*Vos rires, comme au passant mourant, la bouche de la Ménade  
qui passe pourpre aux éclatantes joies des pampres ;  
et des pans de peaux de fauves jouent à ses membres  
et vers sa bouche et la fraîcheur de la grenade et la fraîcheur de la  
[framboise*

*Maturité de vos seins, en vous penchant vers lui  
dans le songe indistinct de féeries vous avez lui  
comme claire robe de lune en opacité de nuit*

*Le faune a ri les joies tendres de l'Oréade*

IV

*Quand le roi vint à sa tour  
la belle vint lui dire — Ah, Roi*

*Ni les épouses de tes vizirs qui s'entr'ouvrent sous tes regards  
ni les lointaines exilées qui pleurent les forêts barbares  
ne décèlent les inconnus que dénouent mes bras tour à tour*

*Loin de toi souffrir est dur aux fleurs de l'âme  
l'âme pâtit d'appels inutiles et languit ;  
ce coffret de saveurs à toi, mon corps, prends-le pour toi  
que tes mains bénissent mon front incliné*

*De la tour le roi répondit :*

*Ce rêve que tu vins tendre tes lèvres courtes  
toutes les âmes de mon être l'attendaient en habits de fête ;  
pour tes lèvres et l'escorte de décors de ton rêve  
les tapis sont prêts et les lampes veillent et les vœux attendent.  
que tardais-tu, en rires perdus, où dormais-tu*

*Quand le roi dormit sur la tour la belle triste frissonna :*

*Si tu ne savais pas que c'est errance et trêve  
le pauvre instant d'amour endormeur du remords  
je sais qu'il lui faut être unique et comme en rêve  
et je vais vers les ombres apâties de la mort*

*NUIT SUR LA LANDE*



I

*Tous les printemps sont revenus vers sa démarche aventurine.*

*Alto de la voix, cœur du regard, choral de la bouche  
ah quel désir encore me dure  
vers cette bouche ;  
cœur en débris, cœur en torture  
quelle douleur encore te dure  
vers cette bouche.*

*Sous les averses des soleils, les mystiques tambourins  
devant ses pas heureux, psalmaient annonciateurs  
et les bannières des nuées et les arômes de la mer  
et les voiles, grands lys de mer et les calmes de la mer,  
et les senteurs des haies, et les cortèges en ferveur  
préparaient les portiques à sa démarche aventurine.*

*Chansons d'amant*

*Les dictames et les enfances  
vers vous  
comme arondes aux ciels en fragrances  
vers vous  
sous le fouet des mémoires de votre marche  
vers vous  
voletaient et ployaient vers l'arche  
de vos yeux à vous.*

*Dans l'attente de son sourire  
les matins paraient les villages ;  
en l'attente de ton visage  
les coteaux v'étaient des courbes de sourires.*

*Et devant ta beauté sachant qu'il faut souffrir  
les automnes sacraient leurs forêts de douceur  
près des sources en miroir de douceur,*

*Et pour sauver les âmes des passants  
les âmes et les sens qui vont à ta ferveur  
les hivers avaient des calmes annonciateurs  
que parfois ta beauté passerait calme et sans sourire.*

II

*Dans l'abîme des soirs en incendies  
tes larmes qui sont des armes  
sont tombées sur les tombes enfouies ;  
des tombes il éclot des fleurs de douleur  
et les parfums, des gestes de ta main  
et la couleur un bienfait de ta main  
et la pâleur ton geste à demain ;  
de ton geste à demain s'essore la douleur.  
ah ton geste inclinant tes aurores.*

*On mourait au fond d'or des basiliques amples  
des tourmentes d'odeur douces s'exhalaient de tes rampes  
aux faites des tours des attentes de langueur  
les haltes florissaient en larges reposoirs  
en des gaines de velours des couteaux dormaient en tes soirs  
et sur l'âme des pierres planait un regard lourd.*

*Les bras de tes statues disaient : « Demain, demain  
attendez l'heure proche des lèvres sur nos mains  
le bonheur est minute et la mort est minute  
les tocsins de vos nerfs résonnent à la déroute  
la route de vos folies si simples s'éjouit  
vers les flacons d'espoir que tarit la minute  
attendez l'heure proche de tes lèvres à mes mains.*

*Chansons d'amant*

*En quoi tu m'as blessée je n'en sais rien mais viens !  
je suis la ligne, et l'âme, et l'heure !  
et que veux-tu du rêve ou de la chair mais viens  
je suis la tienne et la douleur.*

*Pleure mes marécages mais viens à ma douleur  
l'éventail de tes paroles rafraîchira mes crépuscules  
quelle mort marmorise vos cœurs et qui recule  
en toi, devant l'effort perennel de ma douleur.*

*Défaillance.*

*mes bras de marbre te seront des coussins  
les paumes de mes mains te berceront d'aumônes  
défaillance vers les senteurs qui fleurissent à mes zones  
ah l'aimé, viens en joie, mes jardins sont ouverts. »*

*L'ombre s'amoncelle aux pâleurs sur les terrasses  
et fait éclore plus doux les flambeaux près des vasques  
où rient comme un réveil de sa voix  
les panaches virants des fontaines ;  
la ronde des fées et des masques,  
d'opales génies s'accourent à ses terrasses.  
des ballets dansent sur ses dalles.*



III

*Ta tristesse inconnue dans tes yeux, si loin dans la foule  
et n'y pouvoir porter les paroles des baisers  
et tes yeux mes bonheurs, soleils dans la foule  
et n'y pouvoir dormir à l'ombre de tes cils et les baiser.*

*La magie de ta nuit brune et pâle qui demeure  
hors mes mains et ma voix et le levier de mes fois  
et ce perpétuel présent et cet hier si autrefois  
en ce passé sans date où le cercle de tes bras seul demeure.*

*Et ce cher rêve de ne jamais mourir en toi  
et la mémoire du parfum qui ne peut s'abolir en moi  
oh vous, tous les instants, toutes les lignes, toutes les joies  
baissez vos lèvres à moi ; venez dormir en moi.*

IV

*Rien ne m'est plus que ta présence  
et les courbes souveraines de ta face  
et les portiques de ta voix ;  
rien ne m'est plus que ton attente.  
La halte inutile du temps  
avant le frisson qui m'attend  
et le charme de mes mains sur tes seins  
rien ne m'est plus que ta présence.*

*De tes beaux yeux la paix descend comme un grand soir  
et des pans de tentes lentes descendent gemmés de pierreries  
tissés de rais lointains et de lunes inconnues ;  
des jardins enchantés fleurissent à ma poitrine  
cependant que mon rêve se clot entre tes doigts,  
à ta voix de péri la lente incantation fleurit,  
imprégné d'antérieurs parfums inconnus  
mon être grisé s'apaise à ta poitrine  
et mes passés s'en vont défaillir à tes doigts.*

*Aux terres désertes du bonheur, nous demeurerons immobiles  
les regards enfouis dans nos yeux : dans l'île  
l'île imprévue, sans rade, sans mer et sans abords.  
Au temple de ton geste mes vœux annelés d'or  
baignés dans l'infini des yeux las de l'idole  
réveront des blancheurs, des pourpres et des hyperboles  
pour dire l'oraison de ton repos dans notre soir.*

V

*Toi qui m'as désappris la douleur  
sirène qui chante à la rade la meilleure  
je tresserai pour toi les âmes de mon âme.*

*Fleur de l'ardent épithalame  
temple où j'aspirais du seuil de mes tentes  
je te bercerais des légendes de l'attente.*

*Au portique de ta beauté  
je suis venu chargé des toisons d'aurore  
brodées loin des yeux, de toutes les flores.*

*J'enferai les tapis pour ta sérénité  
et si l'heure chagrine attristait votre front  
je te caresserai des aubes de ma passion.*

VI

*Des chevaliers qui sont partis  
dès longtemps, pour plus loin, par la vie  
des chevaliers qui sont partis  
dame, savez-vous morts ou vies?*

*— Ils étaient droits sous la caresse  
de mes yeux leurs yeux noirs pour la vie  
ils étaient fiers sous la caresse  
de mes yeux leurs églises pour la vie.*

*— Ils partaient en douce croisade  
pour longtemps, pour plus loin pour la vie  
ils partaient chercher l'embrassade  
d'une mort plus fraîche que la vie.*

*— Des chevaliers qui sont partis  
vers mes yeux, leurs yeux noirs, pour la vie  
des chevaliers qui sont partis  
passant, savez-vous morts ou vies?*

*Philtre de mort et nuit sur la vie.*

VII

*Ilot des lacs au fond des bois  
cœur des fleurs élargies dans les soirs  
tours d'ivoire et sons de cor aux clairières des bois  
divans dans l'éventail des anciens soirs.*

*Chœur des captives énamourées  
vers l'orée, l'arcade qui se dérobe au loin des pas  
les bois troublés qui fuient et passent  
et les allures des anciens cœurs énamourés*

*Et l'Eden attristé et les heures dans les soirs  
et celle qui pleurerait sans douceur ni nonchaloir.*

VIII

*La nuit c'est l'absence et la nuit c'est la ville  
c'est les regards clairs et les blondes grèves à leur front  
la nuit c'est le caprice épars de leurs sourires.*

*La nuit c'est la caresse lasse à l'amant las  
la chanson désapprise et rapprise, et reprise  
et des lèvres en valves qui miment et frémissent*

*Et le manteau qui sèche à l'âtre  
et le silence aux plis d'ombre à la pénombre  
et le nombre oublié qui rêvasse à la chambre*

*Et parfois une étoile palpite comme en tendresse ;  
l'ambre et l'ombre d'un corps revêtu pour toujours  
qui tressaille aux plaies mortes et doucement tenaille.*

*IX*

*Dans des rêves clos j'ai bâti mon rêve  
rêve de brèves sèves au jardin magique  
magie des fleurs closes aux rêves nostalgiques  
aux jardins d'été j'ai bâti mon rêve.*

*Aux jardins d'automne j'ai vécu mon rêve  
le cœur de mon rêve saignait dans les années ;  
ah d'ignorées partances et de venues inconnues  
l'oripeau de mon rêve gisait à mes pieds nus.*

*Au désert d'hiver je suis mort en mon rêve  
essor découronné vers les brèves sèves ;  
au seuil du jardin, glaive emphatique et nu  
un sourire connu, fleuri dans les années.*

X

*J'ai mal d'amour tant violent  
que nul mal ne le saurait guérir.*

*Drapeaux qui flottiez que pensifs aux hampes  
couronnes qui jaillissaient que fanées aux tempes  
et gongs de la fête, votre silence*

*Etreintes qui lassiez l'heure magicienne, vous laissez  
voix d'aurore, et qui encore à votre murmure s'est passé  
étendue la voix de tes roses aux chants passés tout est lassé.*

*J'ai mal d'amour tant violent  
que nul mal ne m'en saurait guérir.*



XI

*« Moi la bacchante et le grelot  
le creux, le sonore, le falot  
je sais en ta mémoire des temples à ma gloire.*

*Quand tu verras des yeux ce seront mes yeux  
et ton sommeil hanté du rêve de mes yeux  
les pourpres ce seront les regrets de mes lèvres  
les ors un écho lointain de ma voix  
tes joies la mémoire retrouvée de mes fièvres  
ta voix le bruit futile des souvenirs qui sont moi.  
Comme une mer du lent reflux de mes baisers  
paresseuse je balancerai sur tes douleurs ma calme beauté  
la mémoire de mes baisers sera ta gloire et ta beauté  
comme les mers qui sont mortes en mes profondeurs je t'ai gardé  
je ne puis plus t'aimer — car tu n'aimas que moi. »*

XI

*Comme un faible plant des profondeurs du mystère  
aux confins des dunes grises  
sous l'obscur caresse de brises  
énonçant mal comme une douleur d'ères  
la pauvre face pâle lentement s'élève.*

*Dans l'horizon aux couchants apaisés  
aux pâlissemens d'ultimes escarboucles  
des vacillemens derrière des brocards transfigurés de feux calmes  
pâle la face stagne souffrante.*

*Sur la face inoubliable  
les rires dès longtemps passés  
les sourires aussi les pleurs ;  
c'était le refrain désolé  
des peupliers au paysage morne des douleurs  
sur cette face, qui demeurerait.*

*Nuit sur la lande*

*Elle n'était ni sombre ni claire  
ni proche ni reculée  
c'était très loin, très près, comme un miroir, comme un écho  
une vibrance plus qu'une face  
un blanc halo  
triste autour d'un regard fixe en des passés.*

*Ni près ni loin  
nul escalier  
comme à la terrasse d'une tour par miracle détachée  
voguant aux atlantiques d'un ciel d'hiver  
comme une barque indiscernable  
fixe et sans glisser  
comme un astre interdit  
la pâle face.*



*SOIR PAR LA VILLE*



I

*La rue, comme un tapis de pauvre, étend  
sa lenteur longue et ses fanaux pâles.*

*La rue, comme une lagune, étend  
de vagues silhouettes comme barques en désolation.*

*Ah, lointaines, les Afriques et les Palestines.  
La rue pâle s'échoue dans la brume d'Occident.*

II

*Dans quelque appareil de cloisons peintes  
auprès des coupes, et parée de violettes, diaprée d'hyacinthe —  
comme sa voix derrière le vitrail auré resplendit.*

*Dans un hiver royal des pourpres et des ors de l'âtre  
dans un appareil de règnes au théâtre  
et devant tant et qui, son masque mobile resplendit.*

III

*Pâle efflorescence de sèves  
mémoires des drapeaux d'adolescence.*

*Dans la grise désolation des grands murs  
par la courbe monotone de la rue plate  
dans la tristesse et le gel liquide de la rue plate  
mémoires en triste efflorescence  
vous rêvez les automnes mûrs.*

*Ces passants sont éphémères  
en la minute et l'éternité  
qu'importent leurs pas arrêtés  
et le vol bref de leurs chimères.*



IV

*Le hall de fête, malgré les trèfles et les lys de lumière,  
le hall aux musiques lumineuses —  
s'endort en murmures une canzone de temps lointains —  
le hall de fête est désolé malgré les présences nombreuses —  
Sommes-nous dormants pour le lointain des temps.*

*Dans les brassées d'épis et les gerbes de fleurs de lumière  
passe ondoyante la mascarade rayée de printemps —  
Résonne à pas lourds en nous, le pas de bronze  
le pas de conscience aux durs frolics d'armures —  
Dans les brassées d'épis joyeux et les tapis de fleurs lumineuses  
sommes nous dormants au miroir d'anciennes années.*

*Pourquoi crépusculaires vos yeux de fête, jadis l'ombre des midis —  
Le hall somnole de triste enchantement.  
les magiciennes pleurent le départ des amants  
et les mages l'irréductible ballet de vos jouvences —  
Pourquoi nocturnes vos cheveux sur le front jadis éventails des midis.*

*Ah voici le regret des midis et des soirs frais —  
Te souviens-tu, les nuits lactées sur l'eau du fleuve —  
les lampes du hall en fête tremblent comme des veuves —  
Ah voici les mineures des musiques de fête —  
magies et magiciennes, âme du mage — ancienne journée.*

V

*Je rêvais d'un oiselet  
qu'un enfant cruel torturait  
pour sentir palpiter ses flancs.*

*Je rêvais d'une terre comme maternelle  
avec des siestes d'ombre et des frois d'ailes  
et des allées de rêves blancs.*

*Je rêvais comme d'une sœur  
aux lèvres uniques de douceur  
et belle et chaste et femme et sœur.*

VI

*Tendresse, paradis doux dans les narrances,  
sur mon âme tu l'accoudas et regardas  
si dans la troupe des cauchemars assoupis là  
n'était quelque fleur pure dont chérir l'enfance*

*Tu vis les âcretés des soupçons et puis les morts  
les morts accumulées et puis des cœurs vivants  
trainant languissamment leurs requêtes d'un corps  
et des stigmates de douleurs et des essences de chagrins latents*

*Et puis la nonchalance après l'inutile départ  
et dans l'âme morbide et languide, nulle part  
la place pour poser ta tête calme  
et répandre au patient la bonté de ta beauté calme*

VII

*Vols éployés des migrants, ah vols,  
vols vers quelque nulle part envolés,  
envolés vers plus d'ombre et de repos sous plus d'arbres  
arbres aux feuilles plus bénignes, ou plus de vols  
de calmes tourterelles ou d'oiselets de rêve  
se posent en repos de pattes roses  
vols épars dans les automnes qui se parent  
comme du charme d'une mort factice d'âme sans alarme  
sous les larmes muettes des cieux plus graves en leur rêve*

*Vols aux muettes rapidités  
Gyres des mouettes autour des phares,  
vols répercutés  
au ras du sommeil des mers et des cathédrales des cités,  
vols en silence percés d'une stridence de fanfare  
que les vieux guides les plus blessés  
poussent en passant sur le front des cités  
où les douleurs de leur mémoire s'égarant.*

*Ah tristesse! passer et repasser.*

*Si par quelque ciel sous un soleil plus élargi  
les micas du soleil appesanti sur la lande  
étendent  
un manteau d'oasis plus languides sur la léthargie  
des landes en semis de pauvres tentes,  
ah ! si quelque Floride  
vers les bâtons brisés et les pas appesantis  
des voyageurs en tristesse lente  
mire le reflet des fontaines de jeunesse pour leurs rides  
il n'est qu'erreur et lumière en magie.*

*Ah ! tristesse, passer et repasser.*

*La vie d'ombre près du soleil et le sommeil en léthargie,  
la vie qui meurt à tout pleur et douleur qui dure un pleur,  
la vie d'ambre d'une heure qui fuit vers l'aride des rides,  
la vie vite époumonnant l'étalon sans brides  
Ah ! toute semblance de vivre,  
sur le fonds morne d'une heure éphémère, passer et repasser*

*Vols migrants, vols vers la mort,  
regrets de tant de lenteurs vers la dernière mort.*

VIII

*Sur la ligne sèche de ta beauté, j'inscris  
qu'harmoniques les lignes aux sections d'or  
dont nul ne connaît la raison d'être  
et dont l'effort aux incertaines manières d'être  
reste sans voile  
et sans que la requête ardente d'humain puisse connaître  
en quelle coupelle, de par quel dieu temporaire, en son être  
Telles naquîrent ces lignes,  
et sous les coloris de la nuit et de la nue et de l'aube,  
plus dignes du regard que les étoiles  
et les instincts sauveurs de la vie,  
ces lignes  
dressent leur petit temple infini dans ma vie  
et que tel phénomène, en ma conscience, survit.*

*Que la lumière qui défaille en mes prunelles,  
prunelles mortes d'avoir vécu sur ton reflet au puits de mon moi.  
et clairvoyances déchues d'avoir entrevu les différences  
entre ton être et les ambiances;*

*Que la lumière éclore sous le dais de ta paupière  
en son éclat de fleur impersonnelle  
plonge l'âme qui dans mes prunelles s'en vient à sa fenêtre  
comme en un songe d'un immense désir d'être  
et d'un regret de n'être plus.*

*Que tes lèvres demeurent la saveur habituelle  
à mes lèvres sevrées par l'orgueil,  
à mes lèvres scellées par l'oubli,  
et qu'à celui dont les rêves clos ne s'ouvrent plus à la vie habituelle  
il n'est plus qu'un seul fruit,  
le dernier à qui ses enfances encore firent accueil.*

*Que tes joues sont l'étendue possible et la plaine où se jouent  
les voluptés des doigts tactiles,  
Que tes joues sont l'étoffe exquise et la chère en délices  
où s'émeuvent les gazes de mes lèvres  
que les fièvres  
qui seules peuvent émouvoir le corps aux ressorts trop appelés  
sont ces nitides plaines de chair claire et d'ambre dense,  
promenade hors des lèvres  
landes autour des yeux  
domaines et transparences.*

*C hansons d'amant*

*Puis, sœur qui t'éperdues aux joies faciles du vivre,  
O vous dont toute joie se joue dans l'apparence  
et dans la joie d'être par le hasard la jouvence,  
et par l'art l'émerveillement des soirs du verre,  
Parfois soit par hasard des lignes ou par souffrance  
brève, et qui se résout dans le rire et le sourire,  
j'ai vu sur ta face se passer la douleur  
et les manteaux des rois tristes qui s'accourent à d'autres pôles  
se posaient sur tes épaules  
et des regards plus profonds que les leurs adjuvaient les splendeurs  
des joailleries de tes prunelles  
et sur ton front comme des ailes  
des ailes de crépuscule en souffrance de connaissance  
venaient battre au plus beau palais  
leur muet cantique de désespérance.*



IX

*S'il n'est rien de plus que les lignes de ton masque,  
rien de plus qu'un cycle d'immémoriale beauté  
Dans les architectures mobiles de ta face,  
S'il n'est rien que tes lignes, et tes parfums et tes nuées.  
S'il n'est que ton paysage et l'éternelle Psyché  
et la halte identique aux mêmes fatigues du temps en marche,  
si seule ta retraite est la crypte et l'arche  
et la fontaine rafraîchissante à l'unique vasque,*

*S'il n'est rien que toi-même, et tout toi, et toi seule,  
toi seule solitaire en un désert sans horizon  
et pas d'autre apparence à travers les dunes d'illusion.*

*Ah ! fuir vers les tribus en marche.*

X

*La rue comme un regret sans fin s'endort,  
et les pas lointains s'en vont comme à regret. —  
Dans l'heure en brume et sans décor  
Les âmes tristes prennent le pas plus lent de la douleur et du regret.*

*Dans les lointains précipités les roues bruissent au plus vite,  
c'est plus de douleur dans un regret sans essor  
et personne n'est plus qui se souvienne, ni plus vile  
mène une joie de marche vers un divan de meilleur sort.*

*La rue comme une plainte oscille dans la brume.  
falotes les lumières en espace, et sur les places  
comme des déserts de cœur s'étendent et regrettent.  
Les pas plus lents se meurent de mémoire et de regret.*

*LIEDS*



I

*Si pâle il est venu, que ma sœur pense  
« n'a-t-elle pas bu son sang, son âme et sa fiancé,  
et n'est-il pas  
l'ombre de ses sandales et la trace de ses pas. »*

*Si pâle il est tombé sur ses genoux, que ma sœur pense  
« de quels rêves en pourpre et neufs en fleurs et rires d'enfance  
n'honorera-t-il pas  
le déclin des yeux miraculeux sur son front las. »*

*Si pâle il est parti, que ma sœur pense  
« vers quelle tempête, quel paradis, quelle sinistre accoutumance  
trouvera-t-il pas  
quelque douleur involontaire et plus douce que ce lent trépas. »*

II

*La mienne est belle ainsi que des vols de parfums —  
l'autre jour c'était comme fleur qui s'ouvre —  
La mienne est belle comme chairs d'anges en printemps —  
C'était l'autre soir tout le soleil sur mon cœur —*

*les lèvres de la mienne sont la seule caresse —  
les parcs spirituels se parent sous ses lèvres —  
Dans la clameur elle est le temple et dans la foule l'horizon —  
l'accueil de la mienne, la bonne saison —*

*C'était l'autre matin dans sa tristesse la nuit d'hiver —  
la voix de la mienne la féerie des sons —  
C'est pour la vie toute comme fleur qui s'ouvre —  
la mienne est belle ainsi que la résurrection. —*

111

*Ah ! ce bonheur si douloureux, pourquoi ?  
Tête victorieuse, pays des fées, matité reine,  
piscine d'absolu, liens des baisers, dits de la reine,  
ah ! pourquoi cette âcreté de vos bonheurs, pourquoi ?*

*Voile du néant, idole de toute gemme supérieure,  
fin des mots bégayés dès les enfances et les erreurs,  
clef qui peut fermer la blessure de vivre ou rouvrir  
les labyrinthes des terreurs vaines et aberrantes souffrances.  
o vous, tout, cette âcreté de vos bonheurs, pourquoi ?*

*Et vos charités qui sont âcres morsures,  
et vos pantomimes simulacres du divin,  
et toute féerie qui rit à tes soupirs en réveil,  
vermeil horizon, seule destinée, ultime blessure,  
cette âcreté de tes bonheurs, pourquoi ?*

IV

*Filles de Bagdad qui partez en mer  
sur la nef aux rames blanches  
les pèlerins tristes pleureront amers  
près des rosiers aux cent rosés blanches.*

*« Pour avoir laissé les pieux pèlerins  
se baigner dans nos yeux noirs,  
nous nous en allons vierges veuves éplorées  
dans le destin noir. »*

*Filles vous alliez gaies à la fontaine  
dans le sourire clair du soir,  
filles vous veniez gaies à la citerne  
sous les torches d'or du soir.*

*« Las les pèlerins qui venaient de loin  
pour se baigner dans nos yeux noirs  
Ils diront de nous : les douces infidèles  
nous abandonnent aux destins noirs. »*



*Leur nef qu'on para de cent roses blanches,  
leurs rames guirlandées des joies des horizons,  
Les esclaves parés aux couleurs de leurs visages  
et leur pilote, le plus sage,  
les mèneront aux terres blanches comme avalanches.*

*« Las, la nef sans pilote ni cordages  
s'en ira sombrer vers les horizons  
et les pèlerins ne sauront pas l'orage,  
l'orage de nos destins. »*

V

*Il est venu puis reparti ;  
je le sais, son cœur grave pâtit  
depuis l'instant qu'il est parti*

*J'étais folle comme une enfant  
et je jouais comme au volant  
de ses graves douleurs d'amant*

*au détour de la route encor  
il voulut élever son cor  
vers ses lèvres, pour l'adieu encore*

*mais il laissa tomber son bras  
et lentement se détourna  
et le détour de la route l'emporta*

*Quelle introuvable route me ramènera  
celui que j'attends pour tomber dans ses bras  
et chasser de mes baisers le souci qui l'enténébra.*

VI

*Choses vindicatrices, passés cruels, ombres passées,  
sur le maintenant peureux vous vous vengez  
et détruisez en sa fleur pâle le bonheur triste.*

*Passés, vous dressez devant l'élan désespéré  
le mur de ouate, le mur de brume d'autres défaites ;  
mémoires, vous redites la nuit froide, les soirs de victoires,  
les soirs de victoires inutiles et futiles ;  
mémoires, vous défaites d'un doigt lassé les colliers de fêtes.*

*Ombre, vous vous levez et dites : c'est encore moi,  
le même moi tant caressé et dans mes tresses les mêmes émois :  
mes mains de nues comme autrefois  
descendront vers ton cœur profond  
et ne se poseront qu'à ton front  
pour l'essor d'un fou désir orienté vers autrefois.*

*Ah ! regards inutiles, vous redites  
le même lent accueil au seuil de mon palais,  
le palais vacillant vers les ombres passées.*

VII

*Le page Kunrad s'est évadé  
pour rencontrer sa destinée —  
ta destinée souvent s'enfuit.*

*Il gravit d'inutiles calcaires  
vit les jongleurs et les trouvères  
galopa par monts et par vaux*

*Souvent exilé des rivages  
il ne vit que le ciel et l'eau  
et puis les vagues de la mer*

*Il vit l'alcôve de mirage  
il embrassa des lavandières  
des filles de roi, des bergères  
de maintes lèvres il fit conquête.*

*Mais, sous des drapeaux de nuages,  
sa chevauchée et sa requête  
inutiles vers la conquête  
suprême de sa destinée*

*Un jour, au coin du chemin  
Elle est venue baiser sa main —  
la destinée toujours revient.*

*Lui lava ses pieds lassés  
puis elle essuya de sa face  
la poussière des chevauchées*

*Elle ôta ses belles lèvres  
son teint mat, ses mains de fièvres  
elle ôta son corps de fée*

*Puis prit le page dans ses bras  
et lui donna un seul baiser  
qui le vieillit de trente années*

*D'une caresse de ses mains  
elle lui décharna la face  
et le frappa de cécité*

*Au pont de l'Ill la charité  
de ceux qui dans les jardins vont aimer  
nourrit parfois le pauvre aimé.*

VIII

*Ta beauté, ta beauté, ma sœur, qu'en as-tu fait  
Elle a glissé dans l'adversité  
Mon frère, mon frère, mon âme qu'en as-tu fait.*

*J'ai cherché le pur miroir où refléter ta beauté  
ma sœur, ma sœur, ton âme, qu'en as-tu fait,*

*J'ai gardé ma face royale  
mes amants et ma probité  
mon frère, mon frère, ton âme, qu'en as-tu fait.*

*J'ai gardé ma face loyale  
mon manteau et mon épée  
mon âme, mon âme, ma sœur, qu'en as-tu fait.*

IX

*L'aube revient, riche et parfumée  
Le ciel, vers son sommeil, se revêt d'écarlate  
Mai, les mains pleines de fraises et de muguets  
bénit les pauvrets, dont les cœurs battent*

*Quelqu'âme garde ses cicatrices*

*Les agiles baladins, pimpants de pourpres dalmatiques  
sur tréteaux et tremplins  
la fée les mène de sa batte  
Comme cygnes ondulants aux étangs galants  
a ux joues claires des caresses s'adressent  
Tels d'incorporels séraphins les regards d'amour vibrent vite*

*Quelqu'âme garde ses cicatrices*

*En elle comme en moi qu'il lui soit pardonné —  
de danser à ravir les étourdit si vite*

*Mon âme garde ses cicatrices.*

X

*Au paradis sur trois trônes blancs  
sa grâce et son enchantement  
et ses suprêmes attitudes  
Lors vient l'âme en détresse  
qui ne peut que douloir sans cesse  
et plus douloir*

*J'avais mitre dorée et manteau de velours  
j'ai cilice rouge pourpre qui arde nuit et jour.*

*Si je revenais sur la terre j'habillerais ses pauvres nus  
je soulagerais sa misère d'une couronne à son front méconnu*

*Aux brousses de ma terre d'autres pauvres sont venus  
Demeure en ton enfer, à jamais à toujours.*

*Au paradis sur trois trônes blancs  
sa grâce et son enchantement  
et ses suprêmes attitudes.*



XI

*Roi, le sol de la patrie s'allume en désastres.  
Tes vignes, tes figuiers, tes oliviers, des tas de cendres  
Parmi les lances des vainqueurs, au long des ravines, on voit descendre  
les filles des nomades en files prisonnières.*

*J'ai vu tes gardes prisonniers  
les chétifs et les captives  
jouaient d'agrandir leurs blessures*

*Les esclaves du camp barbare taillent des pagnes dans tes bannières  
les carcasses des chevaux d'armes pestilentent les eaux vives.  
Ta citadelle, ses murs ont voleté comme feuilles mortes  
mais deuil plus grand; encore je t'apporte*

*La reine a suivi les vainqueurs?*

*Elle pend au col d'un muletier  
seul intact lors du désastre  
leur allure rapide emporte leurs cœurs  
vers les villes de foule aux cachettes sûres.*

XII

*Dans la salle aux vitres sur la mer  
Les rois sont assemblés à la coupe éternelle.  
Dans la salle au plafond d'étoiles.*

*Un douloureux d'avoir tant bu que l'on emporte sous un voile  
Un qui trébuche et que l'on cache sous un voile  
Un qui meurt, et qu'on emporte sous un voile.*

*Et vers le seuil où plus morne se clot la porte  
les regards des rois un instant distraits  
mais ils demeurent auprès de la coupe éternelle  
dans la salle aux vitres sur la mer.*

XIII

*Je sais des pas qui sont passés  
sur quelle souffrance ils ont passé,  
eux seuls l'ignorent et sont passés.*

*Je sais des chansons oubliées  
oubliées de qui me les apprit  
oubliées de mon cœur qui cela seul apprit.*

*Je sais des landes désolées  
des friches incultes pour l'éternité  
l'éternité des éphémères prêts à s'exiler.*

XIV

*Je t'apporte, ami, mon cœur meurtri  
le sillon des pas sur mon corps et sur mon âme  
la grâce déjà promise, départie et reprise  
et la caravane des triomphes que ta pensée blâme.*

*Je te donne, amie, mes lèvres vieilles,  
les rides de mon front découronné par d'autres  
et le banquet d'un cœur où l'on attendit l'hôte,  
l'hôte inconnu porteur de joies épanouies.*

*Je t'apporte, ami, la brève compagnie  
d'un cœur en oubli, d'un cœur en folies, d'un cœur en voyage  
paré pour des minutes vers les baisers du mage.*

*Je t'apporte, amie, la triste solitude  
d'un cœur en soupçons, d'un cœur en souffrance, d'un cœur en débris  
dont les préludes de fête et les bruits de bal sont enfuis.*

XV

*J'ai mémoire de forêts  
de forêts en parfums,  
de parfums en folies  
épanchus sur des clairières si jolies  
que les bêtes des forêts y braiment d'amour inguérissable  
d'amour, sans cause, sans but, inguérissable.*

*Les candeurs fraîches et les brises frêles  
s'entrelacent en danses de rayons ;  
aux sons adoucis des cymbalons  
se jouent des âmes neuves  
fêtant l'éclosion fraîche  
de nouvelles déesses aux beautés nouvelles.*

*Indicibles caprices d'un soleil amoureux  
des naines miraculeuses, s'éploient, se renouvellent,  
ah telle douce clairière des bois  
à ce baiser d'un soir, miroir,*

XVI

*Perdu dans le bois le plus sombre  
je croise mes bras sur ma poitrine  
et je regarde monter l'ombre  
de mes pieds à ma poitrine*

*Pourra-t-elle couvrir d'un épais manteau  
la blessure de ma poitrine et le couteau  
qu'un pur matin  
douce et mystérieuse d'autres délices  
Elle m'enfonça dans la poitrine et s'enfuit au loin,*

*Pour sortir du retrait le plus sombre  
je trouverais le chemin  
ses yeux froids m'ordonneraient la tombe  
je frissonne en vain.*

XVII

*La minute d'oubli fut si douce  
Des yoles enrubannées de satins feu, de satins rouges  
fendaient les vaguettes où dansaient les ondines argentines  
menues comme un geste et claires comme un baiser  
Il n'est merveille que soleil*

*Il n'est miracle que soleil  
Les arches d'espérances et l'arcade du temple  
s'emparadisaient de peris argentines  
dans les sons vifs des cithares et des cavalcades en pourpre  
Il n'est oracle que soleil*

*Il n'est remède que soleil  
Des yoles les appels incantaient les départs  
les départs pour plus clair qu'un baiser  
pour plus vif que les danses de la cithare  
Il n'est d'oubli que soleil*

XVIII

*Mon pauvre amour, profond comme une mer déserte  
vous vîtes autrefois les cortèges en joie  
des navires revenus de la bonne découverte  
tout chargés de lotus au cœur de soie.*

*Mon pauvre amour, ample et grave, comme soir d'été  
Vous vîtes un couple, lèvres à lèvres, émietter  
les psaumes des enfances soudaines et regretter  
la minute si belle, car minute égouttée.*

*Mon pauvre amour, plus seul que la détresse  
comme en un cachot dont la lucarne  
montrerait au captif la fête qui s'en va,  
mon pauvre amour, aimé de détresse et sans armes  
Vous languissez dans la frivole et dure alarme  
que ce mirage de la fête émigre en l'au delà.*



XIX

*O mon cœur que veux-tu, veux-tu les contrées natales,  
le palais sur le morne pâle, où les cymbales  
rythment le glissement de l'almée sur tes lèvres pâles  
ô mon cœur, veux-tu, les contrées natales.*

*O mon cœur que veux-tu — sur les navires des émirs  
t'en aller lointain, aux butins d'autres terres.  
Veux-tu, par les cimes forestières, le monastère  
où les frères s'entr'aident à guérir. —  
ô mon cœur quel divan te faut-il pour dormir.*

*Donne-moi ton silence et ta mémoire  
ta mémoire populeuse de sa face et de sa voix  
la plus vaste salle de ton palais, donne-la moi  
qu'elle soit obscure et solitaire  
pour que seul avec ta mémoire  
j'écoute sa face, ses vertus corporelles, et les horizons de sa voix.*

XX

*Ce mendiant dolent et creux, sans besace et sans bâton,  
des feux et des fêtes qui s'écarte par la ville,  
ses yeux sont emplis des pampres à long plis  
drapantes de telle image au monastère  
devant quelle, dans l'ascension d'or des lampadaires,  
Il fut des ans, sur ses paumes et ses genoux épris.*

*Son cœur guéri lui pèse et le plie.  
Ce mendiant, dont on raconte une couronne aux beaux flexions  
et dans la digne dextre un sceptre pour bâton,  
son cœur guéri l'abandonne et le transit.*

*Quand passent devant ses yeux inertes  
les cortèges des khalifes dans les fers des lances et les tambours de guerre.  
ou les pas lents des docteurs grandis des ombres des mystères  
Ses yeux restent inertes vers son ombre sur la terre.*

*Mais si quelque enfant descend à la citerne,  
mate en un noir manteau de chevelure ondante.  
comme un éclair plus fier que les bannières du khalife  
sille en la nuit livide qui voile son mystère.*

*ÉVENTAILS TRISTES*



*Deuil empreint au silence des armures  
Deuil empreint aux poussières des guitares  
Silence d'un deuil aux logettes des murs  
Deuil sur la route où les tard-venus si tard  
encore traînent leur fatigue  
devant la route plus lointaine des pèlerinages fatidiques  
dont nul ne vient plus à ces heures si tard.*

*Accoudé sur l'appui de la fenêtre  
et comme penché sur la margelle  
d'un puits intérieur de paysage marâtre  
aussi, sur la margelle d'une nature marâtre  
dont les grands lys et les grands chênes et les purs êtres  
sont, autour des puits sans fond de vaines margelles  
cette face de page, aux yeux, morne fenêtre.*

*Chansons d'amant*

*Dans les nuées, si lointaines, si précises  
dans les nuées du ciel irréel  
le cortège des pourpres et les caprices des bleus  
s'inclinent à l'impératrice  
reculée vers les glaciers du ciel irréel  
parmi les froids confins des glaciers bleus.*

*Et vers le sommeil silent des armures  
et le sommeil silent des guitares  
sur les pourpres d'un tapis silencieux s'endort  
quelque féerie de chair en un songe d'encor.*

*Les jardins furtifs des cieux solitaires  
s'en vont et passent au-dessus des vols d'oiseaux  
les vols d'oiseaux passent au château solitaire  
par-dessus le silence des fossés et des eaux  
le silence des routes monte au solitaire  
qui ne voit ni le ciel ni les oiseaux ni la taciturnité des eaux  
la femme étendue garde clos son tombeau  
son tombeau de chair, son tombeau de regards clos.*

II

*Vous, n'entendez-vous pas :*  
*d'enfance, tandis qu'ils dormaient dans l'étable*  
*où des bras pieux et frais les berçaient*  
*vous, n'entendez-vous pas sur le sable.*

*venir les Rois*  
*qui parcourent les crèches des étables*  
*pour bénir les nouveau-nés qu'on berçait —*  
*les Rois n'entendez-vous pas leurs pas.*

*Vous, ne savez-vous pas*  
*qu'ils leur laissaient l'épée aussi le baudrier :*  
*une baguette de coudrier*  
*pour évoquer les songes sous leurs pas*  
*parmi les forêts florales et les buissons fruitiers des cépées*  
*vous ne savez-vous pas*  
*qu'ils laissaient sous leurs pas*  
*les cailloux blancs hérauts muets de la cépée*  
*où les nouveau-nés trouveraient dormir la petite fée.*

*Chansons d'amant*

*Vous : ne croyez-vous pas  
qu'à quelque détour  
des routes où lamentent les déshérités  
à quelque angle de murs saillant de tours,  
pour les déshérités  
les Rois parrains appelleront de leur voix de bonté  
ceux qui souffrent sur la route  
et leur donneront encore  
l'épée le boudrier et la baguette de coudrier  
puis les mèneront où dort  
oublieuse depuis tant de journées la petite fée.*

*Vous ne savez-vous pas qu'ils ont mis près des berceaux  
une idole aux traits lointains, une idole sans parole —  
mais si les Rois parrains l'ont mise près des berceaux  
c'est qu'ils viendront chercher et guider de leur parole  
ceux qui attendent dès heures du berceau.*

*Ils les sauront vêtir  
comme eux dans les âges  
les munir aussi des paroles de sages  
qui, dans les temps anciens, pouvaient nourrir  
tel aventurier en route dès les âges ;  
ils leur sauront parler dans son rêve sur la route  
leurs pas sur le sable quand ils furent nouveau-nés  
le pas de leur parole qui sait nourrir  
faim et calmer la soif et faire dormir  
les aventuriers tombant au long des routes.*



*Pour nous nul n'est venu  
le soir en orage  
chassait loin des villages les Rois —  
on guérissait l'épave de barques en naufrage  
des soirs où des souhaits attendris attendaient les Rois  
le silence plus profond qui suit les nuits d'orage  
gardait nos berceaux loin des yeux des Rois.*

III

*Est-ce Détresse qui frappe à la porte  
non c'est un cadavre qu'on emporte  
loin de nous  
vers le moutier où prient à genoux  
les reines mortes.*

*Est-ce l'Épouvante qui frappe à la porte  
non c'est un bruit de choc d'épées qu'apporte  
le vent furieux de cette nuit  
des cavaliers dont le casque luit  
laissent leur sang couler et bruire pour l'âme morte  
d'un fantôme de reine morte.*

*Est-ce la Mort qui frappe à la porte.  
non sa course est occupée  
à cueillir des âmes au passer des corps ;  
à ce jour la Mort est occupée  
à prendre les âmes et daigner les corps  
que des lutins pour en rire vifs emportent.*

*Alors qui donc frappe à la porte  
c'est le supplicé Souvenir  
avec son fils l'Avenir  
tous deux si douloureux aux prunelles si mortes  
qu'ils croient supplier que la mort les emporte.*

IV

*Voulez-vous un collier ?*

*Les pèlerins ont rapporté de la contrée des songes  
des perles odorantes, endormies  
près des silencieuses éponges.  
les génies de la mer en jonchaient leurs amantes endormies.*

*Les pèlerins ont rapporté de la contrée de la souffrance  
des boules d'un bois précieux  
les péris avant de revoler aux cieux  
chantaient dans les grands arbres des forêts de souffrance  
pour réjouir l'itinéraire des malheureux  
et des arbres qui gardaient mémoire : ces boules de bois précieux.*

*Voulez-vous un bracelet*

*Les pèlerins ont rapporté de la dure captivité  
les carcans des fers et les anneaux des chaînes  
parfois auprès des fontaines  
les vierges s'inclinaient devant l'autorité  
de leurs douleurs inhumaines  
et les consolait la lueur d'un baiser.*

*Chansons d'amant*

*Voulez-vous l'anneau des fiançailles  
les pèlerins les ont donnés  
pour échapper aux épousailles  
des tortures en tenailles  
Voulez-vous les anneaux et les colliers?  
ah! pourquoi m'avez-vous lié  
sous les tortures en tenailles  
devant la foule de nos désirs d'antan qui raillent.*

V

*Tu pensais, pardon vous pensiez, à mon bras  
les étoiles qui dansent au paradis sont moins distantes  
les étoiles qui sont des signaux d'amants au paradis sont moins distantes  
que ces vols d'oiselets nos désirs butant aux vitreaux  
dont, pourquoi, par quel hasard, nous avons clos nos vœux nouveaux.*

*Je pensais à votre bras : cette nuit  
qu'elles ondulent ou crespellent  
cette nuit répertoire des rêves qu'elles font mortelles  
et qu'elles ont toutes, ses parentes  
ses sœurs qui sur leur front portent la nuit —  
pourquoi sa seule nuit sait-elle bercer mes bras  
et rêver mes léthargies vers l'amante.*

VI

*Les trois filles au bord de la mer  
ont vu passer la Vierge mère  
le long des graves colonnades —  
ah! d'où venez-vous Vierge mère*

*J'étais sise à l'avant du bateau  
voguant par les autans des eaux  
pour atterrir la colonnade  
d'où vos yeux regardent la mer*

*Ah! Vierge mère vous êtes seule  
votre blanche robe est comme un linceul  
vous avez marché sur les eaux  
pour venir à la colonnade*

*J'ai noyé pilote et calfat  
j'ai noyé la nef et les matelots  
parce que parmi les autans sur les eaux  
ils n'ont pas su croire à ma miséricorde*

*Éventails tristes*

*Ah! Vierge mère nos chers sourires  
à leurs cous serreraient la corde  
jusqu'aux cris de miséricorde  
qu'ils auraient poussés jusqu'au ciel qu'étoila  
votre passage vers nos colonnades*

*Ah! d'autres mes filles aux miséricordes  
ont cru qui dorment sous les eaux  
j'ai noyé pilote et calfat  
et seule hanterai la brève colonnade  
ma blanche robe est comme un linceul  
ah! que vos sourires ne se meurent pas seuls  
laissez-moi bien seule sous la colonnade*

VII

*Tant que l'enfant me préféra tel joueur de flûte ou chanteur à la cithare  
ou sonneur de cymbales au bal  
peu m'importa  
qu'elle aimât tel joueur de flûte ou gratteur de cithare*

*Au carrefour, je suis tombé frappé  
frappé d'un coup d'épée  
De qui? joueur de flûte ou gratteur de cithare?*

*que la nuit est longue pour mourir si tard.*



VIII

*Ses yeux disaient aux étoiles :  
vous illuminez la nuit  
et la clouez de diamants sous ses voiles  
mes yeux noirs sont sa nuit et son étoile  
mon regard est son manteau*

*Ma gravité le couteau  
dont je le perce à tout loisir  
son âme est le manteau  
où je sais blottir mes désirs*

*L'arcade de ma bouche est l'arcane  
et la rade vers où ses désirs,  
ses bravoures sont les vizirs  
de mes rivalités avec vous, étoiles*

IX

*La lavandière, frappait, frappait  
c'était, je crois, sur une image  
empruntée d'un moi d'autrefois  
la lavandière, tordait, tordait*

*Ah! des rancunes! pas une  
qui ne soit revenue  
pâle à la mort, ou écarlate  
ou des stigmates sur ses yeux émus*

*La lavandière, tordait, tordait le clair de lune.  
demain des enfants seront écarlates  
autant que leurs lèvres émues  
La lavandière, frappait, frappait.*

X

*Mad, vos pleurs en coquetterie, viennent bien tard —  
Ce rendez-vous, c'était, tu sais, vers l'abreuvoir  
où viennent boire les étalons et les onagres  
Ah Mad pourquoi? devant moi clouté de clous  
pleurez-vous*

*Pour que ces chiourmes et ces latins regardent  
la mer de nuit de tes cheveux et l'atlantide de ta face :  
ce rêve que la face qui souffre aux pieds de la croix efface  
chez ces gardes la mémoire de faces  
abolies dès les tavernes latines et les osselets derniers*

*Mad attristée, puis-je baiser tes pleurs, je suis cloué  
Je suis cloué à la mâle croix — on m'a vendu  
pour quelques sous ou défroques  
Mad, j'espère venir les chiens de la mort et leurs crocs  
s'enfoncer dans la sève intime de ma mort  
Oh ces coquetteries regarde : c'est dès toi que j'aime la mort âcre*

XI

*Roi couronné, vous pouvez dormir : les galéasses  
révent encloses de tièdes banquises  
Vos marins jonchent des espaces  
Sous les maigres ombres des figuiers qui frisselissent*

*Roi couronné, n'allez pas à vos balcons.  
les Immatérielles Thulés  
qui se jouent nues dans les nuages  
sont d'un pire conseil pour un roi comblé d'âge  
Ah! roi couronné vos faucons  
où sont-ils envolés.*

*Tels aux Aigues-Mortes, tels aux Elbes vertes  
tels aux oasis, tels en tels sommeils  
les tartarets de vos caprices  
agonisent aux vergues des galéasses de reconnaissance  
Ah roi couronné, sur votre balcon, ces vieilles enfances*

XII

*Quand Daoud fuyait seul par les rochers  
Les pierres de Semei hurlaient :*

*Daoud, ton fils  
le sais-tu, accroché sous les palmes d'un palmier?  
Daoud ton fils,  
Sais-tu qu'il est cible aux flèches des sicaires?*

*Mon fils s'est réjoui de Thamar et j'ai souffert*

*C'est bien Daoud son père qui voulut Bethsabée  
et Soliman son frère qu'embrasse la Sulamite*

*Daoud, ton fils  
Les couteaux des mercenaires étoilent sa chair  
Et ce fut un enfant qui riait aux sourires.*

*Chansons d'amant*

*Daoud quand Michol te cachait dans sa chair  
tu chantais à ses lèvres :  
le tyran dont ma harpe somnole les caprices -  
le même qui voulut, que nu, seul d'une fronde  
J'affronte le Goliath bardé de fer  
et dit : ta fièvre  
de méchant fou  
suffit à faire un roi, ou la pâture aux corbeaux des airs  
Le tyran dont la rare parole menace  
Les seuls désarmés des mémoires d'anciennes victoires  
ô toi qui me protèges de ta chair  
tu lui dirais : Laban a voulu quatorze ans  
les esclavages de Jacob, mais les ans  
laissaient à tous printemps refleurir Jacob.*

*Arrom quand son bras sur le résigné  
se baissait armé  
entendit la voix lointaine des déserts.*

*“ Agar seule est penchée sur son fils qui meurt au désert  
Ils ont laissé les tentes vers où les cuisines prêtes  
abondent de moutons et de bœufs qu'on dépèce.  
Ils ont cherché des gouttelettes par les sables  
et des brindilles de fleurs  
et les sauterelles des sables  
pour construire un feu clair, calmer leur soif et leur faim dans le désert.*

*Et quand les dix frères vendirent l'aîné de ton âme  
pour, on dit, soixante deniers  
tu gardais son portrait en chair, ton Benjamin  
le dernier  
tes esclaves te portaient aux vérandahs de tes tentes  
Et quand le soleil s'endormait la même attente  
te menait chaque soir aux horizons déserts  
d'où peut-être viendra-t-il demain.*

*Daoud, ton fils qu'on assassine,  
Thamar pleure à ses pieds, avec la Sulamite  
Le soleil qui s'endort, dore ses plaies  
et ses yeux bruns ternis pensent l'aurore que lui préparent  
Ismaël, les Madianites, et Myriam, et Agar,  
Ton mourant te plaint, roi découronné  
Roi que des pierres de passant assassinent*

*Et Daoud pleurait sous les pierres de Semeï  
car tout châtement, l'homme à lui-même se le prescrit ;  
Semeï, ce bandit des routes étant allié  
A quelque esclave de la Sulamite,*

XIII

*Tel esquif dont la vie brève sur les flots  
n'a pas tenté l'écho de son cri d'agonie  
telle vague histoire balbutiée au bivac  
par quelque bègue reitre ému.*

*Et pourtant, chansons marines vous savez  
ce que furent, une brève minute, vos jouets  
vos jouets dotés de paroles et de deuils  
vous roulez par vos éternelles demeures sans seuil  
des armatures de corps et des ossatures d'âme sans accueil.*

*S'ils peuvent s'endormir à l'ombre d'un écueil  
ou laisser la mémoire d'un récif où les esquifs  
viennent quérir la mort brève  
vous murmurez autour, vous, chansons marines  
le psaume de vos indifférences et vous passez.*

*Par la mer des plaines vagues on trouverait  
Quelque reitre, d'hier endormi dans son manteau  
avec aux lèvres encore la mémoire  
de cette vague histoire aux feux clairs des bivacs  
quelque reitre foré de blessures  
mais mort de cette histoire balbutiée au bivac.*



XIV

*Enfant, pourquoi gardâtes-vous  
mon cœur endolori sur votre cœur distrait  
Enfant bizarre, pourquoi voulâtes-vous  
ce servage, et ces chansons, loin de votre visage?*

*Ce bal et cette mascarade, où jamais vous  
ne vîntes, que votre face adorable, sous un loup  
si doux au baiser que mon corps défaille  
aux mémoires des féeries des lampes sur le velours de votre loup  
vous qui fûtes tout  
Cet éternel bal, et cette mascarade, pourquoi l'ordonnâtes-vous?*

*Les pacages sont solitaires  
les torches sur le mystère  
n'illuminent que vagues regrets d'enfants  
Faut-il que je regrette ce bal et cette mascarade?*

XV

*Je vous ai soulevée vers ma bouche : tes lèvres  
résonnaient les rades riches de tartanes  
et ces concordances de drapeaux sur la mer vers des vols de mouettes.  
tes lèvres résonnaient d'amples musiques évocatrices  
de climats guérisseurs du mal d'âme  
tes lèvres chantaient des musiques.*

*les Edens de tes lèvres et les reposoirs de tes seins  
comme des fruits frigides de mes Palestines  
me parlaient les repos, et les galops dans la savane, et les roses infinies.  
Les mirages perpétuels  
entrelaçaient leurs baisers aux coins des lignes de ta face  
et ta bouche était l'arcade initiatrice  
d'impossibles, et palpables et chimériques paradis.*

*Nos baisers, tu sais, ces baisers nos âmes, sont affixés à des pals  
en face des frontières de nos Palestines  
les essaims des corbeaux des airs  
dansent des deuils autours de nos âmes  
Et quand la charité d'une mendiante harassée  
Écarte de son bâton les corbeaux des airs  
cette garde s'en retourne plus triste en sa fatigue  
d'avoir vu des suppliciés dans le désert.*

XVI

*Mon âme, pardonnons-nous ; quels tarots  
nous eussent prédit nos solitudes  
Mon âme, pardonnons-nous ces trots dans les solitudes  
Ma compagne des veillées âcres, veillons ensemble*

*Te parler des désespoirs des solitudes ? accoude-toi  
et parmi les ruines sous le passage de la horde  
recueille-toi*

*Au bois, les os des enfants morts, sonnent des musiques extatiques  
des échos se lèvent et murmurent léthargiques  
" Vos âmes endormez-vous, ton âme garde-toi. —*



*REYAM*



UNE VOIX DE FEMME d'un temple lointain :

*Vers le plafond  
en semis d'ombre et d'or des crépuscules,  
dans les joies minérales des yeux d'étoiles  
sous la surveillance bonne des cosmogonies qui se reculent  
et les pâles divans de lait divin sous les blancs voiles  
Sous le crépuscule profond*

*Je fais un pas et j'apparais sur les balcons ;  
aux balcons de la terre  
Issue du luxe noir et or des lambris  
J'apparais  
Et s'apaise la douleur des âmes en débris*

*L'auréole éclot des floraisons et des ramures  
mères pour la joie.  
Cortégées de tiaras d'éphémères et des inflexions des sceptres des rois  
de longues caravanes palmées d'aurores drapées de soies  
sous un printemps nouveau des ramures.*

*Chansons d'amant*

*Des murs écroulés sous le deuil des lierres  
sont comme jardins ascensionnels aux cieus mystiques  
et tendent à mes reflets  
au miroir de l'entrelac de mes ballets  
des fleurs comme des paumes humaines et soyeuses.*

*Quelque humain qui rit aux bayadères  
pressent l'obscur délice d'une mort fondante  
des frissons doux volètent aux cimes centenaires  
Quelque parfum se meurt en fleur  
et des sanglots d'épithalame chantent aux plantes.*

*Nuit d'été mon œuvre, astres laurés, rêves essores  
trêve des courages, largesses des baisers  
frémissement qui se comprend et se perçoit,  
et ne veut plus mourir  
mers d'arôme, chants en splendeur, naissance des fiancées  
regards des pâtres  
éclosions des pylones de rêve, autour des sphinx d'albâtre  
certitudes en triomphes, issues des conques  
de la mer radieuse et lactée  
de mes yeux votre miroir  
cortège et coryphées*



*Voici l'éternelle fiancée et le fleuve  
le fleuve et la mer, la source et le silence  
et les moires et les fêtes  
et les trophées  
Le secret de la mer qui se baisse et se lève  
et le secret, des secrets de la nuit  
Moi l'Eve.*

*Musiques éparses et gnosés  
roses astrales, opium des fleurs  
Sésame aux portes d'or  
aux gonds des portes des palais de marmorose  
halètement des peuples  
qui le long des fleuves et des rivières  
mènent, leurs armes et leurs chevaux et leurs gazelles  
espoir des tribus enfantes  
raison des terrasses du mage  
cause des douleurs et des joies qui enfantent  
c'est moi l'Eve.*

REYAM

*La voici, notre ville en fête, notre cité  
Vois-tu, la nuit violette ici plus pure incline  
plus de parfums partis des divines ravines  
où nous vivrons nos pas heureux*

*Chansons d'amant*

*Par la folie incandescente des étés  
J'y sais aussi fraîchir les plus jeunes fontaines  
près des halliers peuplés de faons peureux*

*Vois-tu notre cité de fête  
Les lampes des palais nous y sont bienveillantes  
leurs flammes dorées plus qu'en d'autres terres*

*O ma cité, cité citrine vers la mer pâle  
tes blancs minarets  
de la haute montagne proche m'appelaient  
comme voix maternelle.  
La course de mes pieds dépassait mes sandales  
et mes yeux avaient des ailes  
pour mirer sa splendeur en tes yeux diamantés*

*Voici notre cité de fête  
Vois-tu notre palais illuminé des lampes  
des lampes de l'attente et de l'accueil  
Voici le pays d'or et de songes, et notre palais sur ces rampes.*

VOIX D'UN MINARET

*Debout dans l'extase le seigneur attend  
Quelque réponse à ses prunelles  
Devant le vide éternel  
Debout et présent le seigneur attend*

*Il attend dans la nuit déserte  
un regard d'humain vers son ciel  
devant le vide éternel  
Debout et présent le seigneur attend.*

*Au bas des escaliers que doit franchir Reyam, un vieux derviche harassé  
s'est assis et murmure.*

*Comparaitre, ah demain s'il me faut comparaitre  
devant moi-même mon prêtre et mon roi  
Quand mon âme au seuil du disparaître  
de l'éternel et taciturne disparaître  
me demandera  
Vieillard qu'as-tu fait de ton âme et de ton être  
Vieillard qu'as-tu fait  
de ce frère, qui dans une cabane de ton âme dormait  
sous les balancements de palmes en rêve  
attendant l'heure de naître à ta voix  
te conter les chroniques d'un grand rêve*

*Pourrai-je répondre : les passants  
passaient si nombreux devant mes prunelles  
battements d'ailes sur la nuit  
que j'ai laissé mourir l'heure à voir passer  
des turbans et des robes et des bâtons brisés*

## *Chansons d'amant*

*Les paroles des chansons sourdies des rues lointaines étaient si tendres*

*Que j'ai laissé mourir mon frère à les entendre  
Les paroles des chansons lointaines si indistinctes  
que j'ai tari le fleuve de vivre à les attendre  
plus proches et plus prêtes pour comprendre  
leur charme lent, leur charme doux, leur charme triste  
et pour savoir  
de quelle Ève astrale et surnaturelle  
de quels anges aux paroles en albes ailes  
ces chansons furent le miroir*

*O ponts du ciel, je sais vos arches bâties d'attentes brisées  
mais mon âme à l'heure où ses serviteurs  
trop longtemps debout pour la garde et le combat  
en un soir rêveront le dernier rêve  
" c'était trop bref, ce fut trop long "*  
*l'âme dira : qu'as-tu fait de tes serviteurs  
où est ta droite, et l'épée de ta droite  
où est ta gauche et le bouclier de ta gauche  
où est ton front et le casque de ton front  
et la terrasse de tes yeux qu'y passe-t-il maintenant*

*l'agile citadelle de ta force et le coffre de ton cœur  
en quelles landes stériles les entouras-tu de tes gardes  
sur quelles frêles tentes, aux mirages de landes tes étendards.  
Les sabots de tes chevaux sonnaient à des terroirs*

*où les citernes sont taries.  
Ton pardon tombait au front de tes serviteurs  
ce pardon pour toi-même ton frère l'avait en garde  
et ton frère de toi-même est mort.*

*Du plus haut minaret j'appelais  
Quand là nuit à nouveau fiance les amours des hommes  
Du plus haut minaret j'appelais  
des échos en prière bourdonnaient à ma parole  
sur les terrasses j'entendais à ma parole  
éclater en gerbe les fiançailles des baisers,  
mais où suis-je, vieil aveugle, parmi les hommes*

*Dans mon âpre solitude  
les souvenirs entaillent comme cognées en forêts  
dans ma coupe d'amertume  
les souvenirs filtrent comme poisons dans les artères  
comme des aiglons seuls dans l'aire  
mes désirs clament vers ma mémoire en désuétude*

VOIX D'UN AUTRE MINARET

*O solitaire quêtant l'albe robe de la recherche, o solitaire  
solitaire attendri des arabesques stellaires  
o solitaire inclus dans ta muette litanie, o solitaire  
à ta droite, marche le désert parmi les foules.*

*Chansons d'amant*

*O solitaire qui des patries  
par les plages vient aux sanctuaires  
vivre plus vivement l'heure de toute ta vie  
o solitaire, au divan, près de la coupe, qui t'étends  
solitaire qui cherche, solitaire qui attend  
par la bigarrure des foules*

*Le rêve d'illusion, comme fleurs d'autres patries, des mains l'apportent  
Inviolées, par l'or dense des portes, elles l'apportent  
dans l'éclair sidéral et bref de leur présence  
Solitaire, ce rêve porte-le vers tes lèvres  
sans questionner l'étoile messagère  
car l'apparence et les pétales de l'extase sont mensongères.*

*En haut de l'escalier du palais préparé pour recevoir ceux qui reviennent  
un vieux serviteur accueille Reyam.*

*Maître, les choses ont neigé  
depuis vos départs vers les phares d'exil  
des doigts d'ombre ont abrégé  
des floraisons de vies fertiles  
sous les dômes de votre palais*

*Voici les clefs antiques des salles claires et des jardins  
et voici vieillis vos serviteurs de vos enfances.  
à vos prochains appels aux éveils des matins  
combien numbrerez-vous de défaillances*

*Maîtres, salut à vous tous deux  
dans l'ample vestibule où des fresques de dieux  
attendaient dans l'immobile essor de leur présence  
les pas du maître, captif si loin, dans les absences*

*Reyam et Djemaïl sont passés, sur la terrasse ils écoutent et regardent  
la ville, la mer et la lande.*

REYAM

*Vois, la fête de la ville est continue  
par la chanson de ses fontaines et le pas de ses almées  
la joie, sans causes et sans trêve s'annue  
par les cours en lumière au pied d'amères mosquées*

*La mer supporte les chalands  
alourdis de blés et d'ors et de passants  
venus rire la fête de la cité  
venus pour repartir vers d'autres cités*

*Voici la plaine noire et lointaine devant nous  
ne semble-t-il pas que des ombres  
gravissent, pénibles, mornes et décombres  
et noires, se lèvent vers nous.*

*Chansons d'amant*

*Que distants et muets, sans se voir, ni savoir  
où les mènent leurs pas  
tous d'un effort même s'efforcent en la nuit noire  
vers un éternel repas*

*Bonheurs en léthargies. fêtes en oubli, joies omises  
caprices, en habit de forêts en folies  
Sur ces cœurs de la lande désolée descendez  
un instant dans un mirage épanoui  
par les caresses  
des lunes solitaires en traînes de reflets*

*Détournons nos yeux de la lande larvée  
regardons plus sereine que la fête de la cité  
notre fête en nos cœurs et nos jours arrivés  
au décor immobile et natal, à ma cité.*

DJEMAÏL PARLE A MI-VOIX, DJEMAÏL PARLE

“ O Pâleurs

*Délices lactées des nuits mes sœurs  
Vêtues de chevelures noires piquées d'astres  
Pâleurs violettes comme mes yeux émus*



*nuit au rêve doux comme somme d'enfants  
nuit qui bénissez l'heure du bonheur parmi les désastres  
nuit tiède, nuit temple aux lits de la terre  
nuit pèlerine des parfums  
nuit évocatrice des faces des défunts  
que tu pares des beautés florales du lointain  
tu m'apparais  
Ta face diamantée sur le palanquin d'or  
Que balancent les pas des éléphants géants  
et tu renvoies la souffrance  
du jour bruyant, du jour opaque  
fête quotidienne des cymbales  
des jeux et des combats d'ours  
fête des montreurs de cynocéphales.*

DJEMAÏL PARLE A MI-VOIX, DJEMAÏL PARLE

*“ Le centaure encore fief de la terre humaine  
chevauche l'immensité de la nuit  
Pan se couche aux lits humides des cours d'eaux  
pour chanter la peine éternelle  
Des lacs étroitement gardés de terres en roseaux.  
Mutins parmi les fleurs qui parlent  
Les elfes s'éveillent aux baisers de la nuit  
pour enchanter les tristes âmes en repos*

*Chansons d'amant*

*et diaprer d'un coup d'aile leurs rêves falots  
La nixe de la mer froide et pâle parle  
les consolations à ceux-là qui dorment  
le songe statique de la mer énorme.*

DJEMAIL RIT

*Des files de cavaliers vont hêler aux portes du manoir.  
par la plaine, hâtée de leurs pas, dans le soir  
Des chétifs en pèlerinage vont à la flamme du miroir  
Qui s'allume en incendie sur la tourelle  
De frêles fillettes s'empresment vers le miroir  
seule incandescence dans la féerie du pays noir  
et leurs chansons brillent comme ruisselis d'eaux vives  
sur le fonds sombre, des pas des pèlerins sous le ciel noir.*

DJEMAIL MURMURE

*De la plaine, des vagues, des palais  
des voix montent à moi  
des voix résultantes de musiques en émoi  
aux jardins nocturnes du palais  
des pages rêvent pour moi*

*Des nefs d'âmes pleines  
transmigrent aux mers océanes  
des nefs d'âmes pleines de moi  
le pêcheur sinistre des mers océanes  
Les mène à la dérive, épris d'un sourire de moi  
qui vient de se passer sous les étoiles.*

*Dans une bourgade  
désolée des vents de mer  
et sifflante sous le vent des forêts  
Des femmes tissent leurs toiles  
heureuses et gaies,  
Dans les âtres de la bourgade  
dans les flammèches en étoiles  
mon sourire a passé se jouer.*

*Un kheroub de douceur  
Qui chante à l'orgue au paradis  
s'interrompt pour entendre aux voix de la terre  
Un kheroub de rigueur  
qui s'élançait du paradis  
s'arrête écouter les chansons de la terre.*

*ma voix parle aux piliers des vieux temples  
ma voix sait l'accent de dialectes inconnus  
ma voix broche ses chants aux manteaux amples  
au manteau d'or des songes inconnus.*

DJEMAIL CHANTE

*C'est l'heure attendue*

*Mon ami de mes rêves et de ma vie s'en revient  
vers notre chambre de nos baisers*

*La nuit se fait plus claire aux vitraux de la chambre  
l'argent lunaire rit aux fleurs d'or des divans  
voici le silence de la nuit  
l'heure en fête de la nuit*

*Un seul bruit passera sur la terrasse du palais  
celui de son pas vers mes baisers.*

*O Nuit vêtue de noire chevelure piquée d'astres  
d'astres d'or mat, d'astres en diamants*

*Nous voici qui partons notre sommeil d'amants  
vers toi, notre sœur éternelle et solitaire*

*Et tu nous ris de toutes tes étoiles*

*Nuit abondante qui nous enveloppe de son voile.*

## TABLE DES MATIÈRES

---

*Pages.*

9	<i>La Belle au château rêvant</i>	<i>(Revue indépendante 1887).</i>
27	<i>Éventails</i>	<i>(Revue indépendante 1888).</i>
35	<i>Nuit sur la lande</i>	<i>(Revue indépendante 1888).</i>
53	<i>Soir par la ville</i>	<i>(Revue indépendante 1888).</i>
67	<i>Lieds</i>	<i>(La Cravache 1889).</i>
91	<i>Éventails tristes</i>	<i>(La Vogue 1889).</i>
118	<i>Reyam.</i>	



*Achevé d'imprimer le  
six août mil huit cent  
quatre-vingt-onze, par  
A. Lefèvre, pour Paul  
Lacomblez, éditeur à  
Bruxelles.*

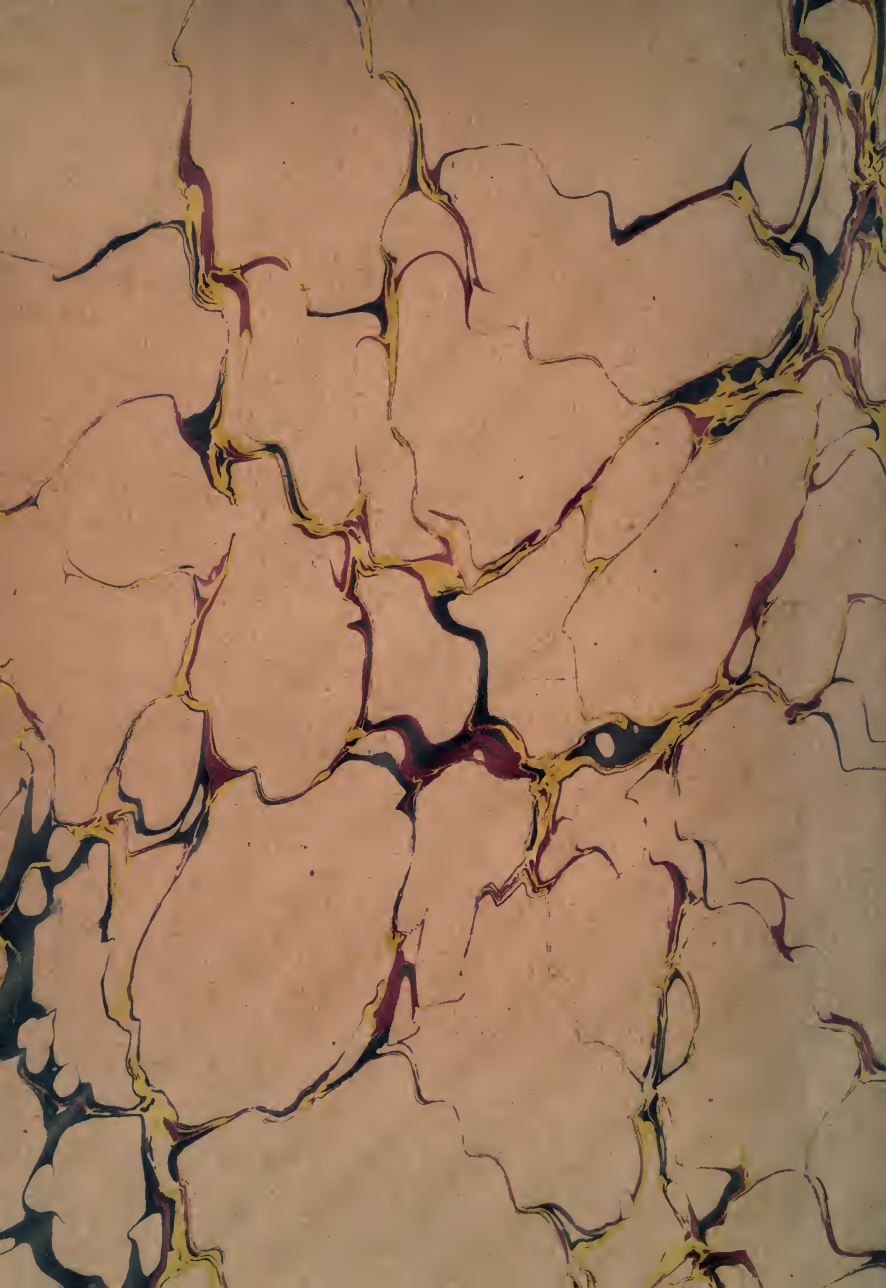












PQ  
2621  
A3C43

Kahn, Gustave  
Chansons d'amant

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

